Institutions Or torah
Rav Itshak Shneor
24 avenue du general de gaulle
94160 saint mande
ortorah.ldej@gmail.com

La Paracha et son histoire

PARACHA VAYETSE

Faire le premier pas et placer sa confiance en Hachem

Le premier pas, la prière

La paracha Vayétsé aborde en premier lieu, la fuite de Yaakov. Sur ordre de ses parents, il quitte Beer-Sheva pour se rendre à 'Haran, échappant ainsi à la colère d'Essav.

Le Zohar Hakadoch écrit que tout dépend de la volonté de l'homme. Ce qui signifie que tout ce qu'un homme mérite et reçoit – l'aide, le soutien divin, les brakhot – dépend essentiellement de son ambition intérieure, de son impulsion. Le Ciel est prêt à lui accorder beaucoup, mais non le choix initial, la première volonté, le déclenchement.

Le retour de Yaakov : une décision humaine, suivie d'un miracle divin

Rachi rapporte que Yaakov marcha jusqu'à 'Haran. Mais une fois arrivé, il se dit : « Comment ai-je pu passer là où mes pères ont prié, et que je ne m'y sois pas arrêté ? » Cet endroit n'était autre que le har Hamoria, le futur emplacement du Beit Hamikdach. Quand Yaakov réalise cela, malgré le danger – car Essav le poursuit – il décide de retourner en arrière.

Un miracle se produit alors : le sol se contracte – la fameuse kfitsat hadérekh – et Yaakov se retrouve instantanément et, sans effort, sur l'emplacement du Beit Hamikdach.

Pourquoi Hachem n'a-t-Il pas arrêté Yaakov plus tôt ?

Cette question, Rachi la pose (Béréchit 28,17) : Si Hachem était prêt à faire un miracle pour l'amener sur le har Hamoria, pourquoi ne l'a-t-Il pas arrêté lors de son premier passage ? D'autant plus que, Hachem fit coucher le soleil prématurément, contre le cours naturel du temps, pour qu'il dorme précisément là.

La réponse de Rachi est bouleversante : « S'il n'y a pas pensé lui-même, comment pourrions-nous penser à le faire pour lui ? » Tant que l'homme n'a pas pensé par lui-même à accomplir une action sainte, on ne le pousse pas du Ciel. On peut tout lui donner ensuite – soutien, miracles, promesses – mais pas ce premier pas, qui doit être le sien, même lorsqu'il semble minuscule comparé aux miracles gigantesques qui suivront.

Le sens profond : la mission de l'homme selon le Ram'hal

Le Ram'hal explique que l'homme est venu dans ce monde pour deux raisons : a. Exercer son libre arbitre : b. Obtenir un mérite personnel, et ne pas recevoir tout gratuitement, sans effort, ce qui équivaudrait à un pain de la honte (néhama dékisoufa).

Ainsi, tout peut être donné d'en haut – sauf le choix initial, le mouvement qui vient du cœur de l'homme. Sans cela, il ne réalisera pas la finalité pour laquelle il a été créé.

Nos Sages disent (Yoma 38b) : « Celui qui veut se purifier, on l'aide. » Le Méssilat Yécharim rapporte la Guemara dans Soucca (52b) qui affirme que l'homme ne peut pas vaincre son yétser hara par lui-même. Il est plus fort que lui. Sans le soutien de Hachem, c'est impossible. Mais Il promet Son aide… à une condition : que l'homme engage la lutte. S'il ne sort pas « en guerre », s'il ne veut pas s'aider lui-même, personne ne peut le faire. Mais s'il fait le premier pas, alors s'accomplit (Chabbat 104a) : « Haba léhitahèr, messayin oto » – Celui qui vient se purifier, on l'aide. Et les Sages donnent l'exemple du mikvé : si quelqu'un refuse d'y entrer, on ne pourra jamais le purifier à sa place.

Les larmes de Ra'hel : un premier mouvement personnel indispensable

A la fin de la paracha, Ra'hel n'a toujours pas d'enfants. Elle s'inquiète : « Peut-être Yaakov finira-t-il par me répudier ? Peut-être tomberai-je alors dans les mains d'Essav ? » Elle pleure, elle s'effondre, son chagrin est immense… mais elle est exaucée : elle enfante.

Pourquoi cette description ? C'est que les enfants de Yaakov devaient posséder une force intérieure qui leur permettrait de rejeter le mal, force que Léa avait obtenue par ses larmes : elle craignait d'épouser Essav. Ra'hel devait elle aussi manifester cette volonté intérieure pour transmettre ce même trait à ses enfants.

Encore une fois, si la volonté ne vient pas de l'homme lui-même, on ne peut pas la lui donner d'en haut.

Une histoire contemporaine : le premier pas et la délivrance

Un roch yeshiva israélien rencontra un jeune élève qui, après un mois d'étude, était totalement désespéré. Il lui dit spontanément : « Pourquoi ne pries-tu pas Hachem de tout ton cœur ? »

L'élève l'écouta, pria sincèrement, et quelque temps plus tard, il invita le roch yeshiva à un siyoum d'une importante massékhet : « Grâce à vous, j'ai eu la force d'avancer. »

En rentrant chez lui, le rav dit à son épouse :

« Nous nous faisons du souci pour trouver un bon parti à notre fille… et je viens de donner à ce jeune la solution que nous oublions d'appliquer : se tourner davantage vers Hachem. » Ils intensifièrent leurs prières, et la délivrance arriva rapidement.

Leçons supplémentaires des Sages

Dans la Guemara (Nida 70b), il est rapporté que les Sages d'Alexandrie demandèrent à rabbi Yehochoua : « Que doit faire un homme pour obtenir la sagesse ?

– Etudier sans relâche.
– Et pour devenir riche ?
– Travailler beaucoup, entreprendre. »

Ils rétorquèrent alors que beaucoup, pourtant, malgré leurs efforts, n'y parviennent pas. Rabbi Yehochoua répondit : « Il faut aussi prier. »

L'un sans l'autre est impossible : prier sans agir ne suffit pas, agir sans prier ne fonctionne pas non plus. Le Ciel ne donne jamais une réussite sans l'effort de l'homme lui-même.

La prière constante des matriarches

Les Imahot – les matriarches – ont bâti le klal Israël par la force de leurs prières. La Guemara (Baba Batra 123a) affirme que Léa devait, dans le décret initial, épouser Essav. Mais elle pria et pleura tant que Rachi (Baba Batra, id.) écrit qu'elle perdit ses cils. Et grâce à ses prières, le décret fut annulé, elle changea complètement son destin, et elle mérita d'épouser Yaakov avant sa sœur Ra'hel. Léa elle-même témoigne de cette dimension quand elle nomma Naftali (Béréchit 30,8) : « Naftoulé Elokim… » Littéralement : c'est une lutte de D.ieu que j'ai entreprise. Pour sa part Onkelos comprend cette expression comme soulignant l'entêtement de Léa dans la prière.

Tout le klal Israël s'est construit sur cette base : la Tefila.
Et pourtant… quelque chose semble incompréhensible.
Quand Léa appela son fils Yehouda, elle exprima une reconnaissance exceptionnelle : « Hapaam odé ète Hachem » – Cette fois, je remercie Hachem.

La Guemara (Brakhot 7b) l'en félicite : c'est la première personne qui exprima un remerciement aussi clair, d'où son nom Yehouda, lié au mot hodaa. Mais juste après, la Torah dit : « Vataamod milédet » – Elle arrêta d'avoir des enfants.

Et comme justement, elle désirait de tout son cœur en avoir d'autres, elle donna même sa servante à Yaakov pour que se multiplie le klal Israël. Plus tard, lorsqu'elle attendit son septième enfant, elle implora le Ciel pour que le fœtus se transforme en fille afin que Ra'hel puisse avoir un fils. Et il y eut un miracle. La prière de Léa était donc puissante, constante et sincère.

Pourquoi donc, après avoir remercié Hachem, la brakha s'arrêta-t-elle ?
Rav Karlinstein révèle au nom d'un ancien livre une idée profonde : lorsque Léa remercia Hachem, elle ne continua pas à prier, elle ne demanda pas de poursuivre la brakha. Et c'est cela qui empêcha la continuation. On pourrait s'étonner. Normalement, la hodaa, la reconnaissance, amène la bénédiction !

Dans le Séfer Ha'Hinoukh, au sujet des Bikourim, il est mentionné clairement que, lorsque l'homme reconnaît que tout vient de Hachem, cela ouvre la porte à encore plus de brakha. Pourquoi ici, après un remerciement sincère, la bénédiction s'arrêta-t-elle ? Se trouve ici une clé spirituelle d'une profondeur incroyable. Parfois, en remerciant, l'homme ressent inconsciemment : « Merci Hachem, maintenant que Tu m'as donné ce qu'il me faut… je peux continuer seul. » Une forme très subtile de ko'hi véotsem yadi, croire qu'on peut s'en sortir tout seul. C'est pour cela que les 'Hakhamim ont posé un principe : Toujours remercier pour le passé et prier pour le futur.

Un homme qui sort d'un danger doit :

- remercier pour ce qu'il a vécu,
- prier pour ce qui l'attend encore.

Dans la prière du Nichmat kol 'haï, nous faisons exactement cela : nous remercions Hachem, et aussitôt après, nous disons : « Al tichkakhénou nétsah » – Ne nous oublie pas pour l'avenir.
Pourquoi ? Parce que la véritable gratitude ne mène pas à l'indépendance. La véritable gratitude renforce la dépendance à Hachem.

Le 'Hovot HaLevavot explique que le tsadik fait plus confiance à la promesse de Hachem qu'à ce qu'il possède déjà. Car l'argent qu'il a, il ne sait même pas s'il pourra réellement en profiter. Mais la promesse de Hachem, elle, est certaine.
Le danger silencieux est de croire qu'on peut se débrouiller sans Hachem L'homme peut très vite basculer dans : « Hachem, Tu m'as aidé jusqu'ici, maintenant je gère. » Ce n'est pas volontaire, c'est humain, mais destructeur spirituellement.
Cela nous ramène à une blague connue. Un automobiliste cherche une place de parking, il prie :
« Hachem aide-moi, trouve-moi une place ! »

Il aperçoit alors une voiture qui quitte son espace de stationnement et il dit : « Hachem, laisse tomber, ne Te dérange plus, j'ai trouvé. »
C'est exactement cela : remercier, mais oublier de continuer à s'appuyer sur Hachem.

A travers l'exemple de Léa, la Torah nous donne un enseignement éternel : remercier Hachem est essentiel. Mais la gratitude doit être accompagnée d'une nouvelle prière pour l'avenir. La reconnaissance véritable ne coupe jamais le lien, elle le renforce. La Tefila ne s'arrête jamais. Remercier, oui. Mais toujours continuer à dire : « Hachem, merci pour le passé. S'il Te plaît, continue d'être avec moi pour la suite. » C'est cela qui ouvre la porte d'une brakha continue, infinie.

Les simanim, la place de chacun, et la grandeur de Ra'hel

La paracha rapporte l'histoire des simanim, les signes que, selon le Daat Zékénim, Yaakov et Ra'hel s'étaient donnés : HaNaH : Hala – Nida – Hadlakat ner.
Yaakov et Ra'hel avaient prévu que Lavan essayerait de tromper Yaakov en remplaçant Ra'hel par Léa, et grâce à ces signes, Ra'hel pouvait être reconnue même dans le noir.
Mais quand Ra'hel vit que Lavan amenait Léa sous la houppa, et qu'elle réalisa la honte que sa sœur allait subir si Yaakov la découvrait… alors, par pure miséricorde, elle lui révéla les simanim.

Un acte d'une grandeur incroyable

On pourrait penser que Ra'hel a « perdu » dans cette histoire :
– Léa eut beaucoup plus d'enfants ;
– Ra'hel eut beaucoup de mal à être enceinte :
Plus tard, quand Reouven ramena des champs les doudahim (mandragores), Ra'hel demanda à Léa de les lui donner comme segoula pour avoir des enfants… Léa lui répondit : « Tu as pris mon mari, et tu veux aussi les doudahim ? »
Cette réponse paraît incompréhensible ! Ra'hel lui a carrément laissé sa place au mariage ! Comment Léa peut-elle s'exprimer ainsi ?

Les Sages (Yoma 38b) expliquent que personne ne peut prendre la place de quelqu'un d'autre, même pas de l'épaisseur d'un cheveu : « Ein adam noguéa bamoukhan la'havero, ve'ein malkhout nogat ba'haverta afilou kimlo nima. » Lavan n'a pas décidé par hasard de donner Léa. Dans le Ciel, il était déjà décidé que Léa serait la femme de Yaakov. Pourquoi ? Parce que, comme la Guemara mentionnée plus haut (Baba Batra 123a) l'enseigne, Léa pria et pleura tant pour ne pas tomber entre les mains d'Essav, que le décret fut annulé. Elle avait devancé sa sœur par la prière et la miséricorde. Donc, finalement, sa place était réellement auprès de Yaakov.

C'est pour cela que Léa ne ressentit jamais que « Ra'hel lui avait donné sa place. » Parce que cette place lui appartenait dans le plan divin.

La grandeur unique de Ra'hel

Ra'hel ne tenta pas de contrer la volonté de Hachem. Elle se dit : « Je préfère ne pas faire honte à ma sœur. » C'est cela sa grandeur. Elle mérité ainsi quelque chose d'immense : quand les Bnei Israël furent envoyés en exil, Hachem refusa de les ramener. Tous les Avot Le supplièrent, sans rien obtenir, seule Ra'hel y parvint. Hachem lui dit (Yirmiyahou 31,16) : « Yech sakhar lifoulatekh » – Il y a un salaire à ton acte. C'est elle qui obtint le retour des Bnei Israël en Erets Israël.
C'est pourquoi on l'appelle Mamé Ra'hel, la mère du peuple juif, et c'est pour cela qu'elle est enterrée aux portes d'Israël, à quelques kilomètres de Jérusalem : pour être là lors du départ en exil et nous promettre le retour.

Le message : accepter la volonté de Hachem

Cela nous apprend ce que veut vraiment dire (Taanit 21a) : « Gam zou letova » – Tout est pour le bien. Il ne s'agit pas seulement d'accepter une situation qui ne nous plaît pas, mais aussi de se soumettre à la volonté de Hachem, même quand quelqu'un semble « prendre notre place », ou lorsque quelqu'un reçoit plus d'honneur que nous. Et c'est extrêmement difficile.
Le roi Chaoul en est un exemple. Avant d'être roi, il était humble au point de se cacher pour éviter les honneurs. Mais une fois devenu roi, quand il comprit que David allait prendre sa place, il n'arriva pas à l'accepter.

Comme la Guemara (Menahot 109b) le dit au nom de rabbi Yossi : « Au début, quiconque m'aurait dit d'accéder à la fonction de président du Sanhédrin, je l'aurais refroidi… Mais après y avoir goûtée, si quelqu'un me demandait de quitter ce poste, je lui aurais jeté une bouilloire d'eau bouillante sur la tête. » Une fois qu'un homme goûte à un titre, il s'y attache.

Yerovam ben Nevat

Yerovam, le premier roi des dix tribus d'Israël, fit la même erreur. Quand il apprit qu'au Beit Hamikdach, seul le roi de Yehouda pourrait s'asseoir, il ne le supporta pas. Il empêcha ses sujets de se rendre au Temple, et il érigea deux veaux d'or pour détourner le peuple, uniquement pour ne pas perdre son honneur. Hachem lui dit : « Fais Téchouva, et Moi, toi et Ben Ichaï, nous nous promènerons ensemble au Gan Eden. »

Yerovam demanda : « Qui sera devant ?
– Ben Ichaï sera en tête.
– Si c'est comme ça, je ne suis pas intéressé. »
Et il perdit tout. La Guemara (90a) le compte parmi ceux qui n'ont pas de part au monde futur. Pourquoi ? Parce qu'il n'avait pas accepté de laisser sa place.

Ra'hel nous enseigne la vraie grandeur :
·Ne pas écraser les autres pour garder sa place,
·accepter le plan divin,
·renoncer à un honneur quand cela évite la honte à autrui.
Elle est devenue ainsi la mère éternelle du peuple juif, celle dont Hachem écoute les prières même quand toutes les autres sont repoussées. Et c'est un message pour nous : Accepter ce que Hachem nous donne, accepter quand quelqu'un est plus honoré que nous, accepter que parfois la place qu'on voulait… n'était tout simplement pas la nôtre.

Récits illustratifs

Rav Aharon Bakch et la veuve

Rav Aharon Bakch était un très grand Tsadik, un Gaon en Torah, qui vécut avant la Shoah.
Lorsque le Saba de Slobodka, l'un des plus grands maîtres de l'époque, lui proposa de devenir roch yeshiva, une position prestigieuse, une opportunité exceptionnelle, rav Aharon Bakch refusa. Le Saba insista encore et encore, mais chaque fois, le rav refusa. A la fin, il proposa même que quelqu'un d'autre soit nommé à sa place, rav Moché Mordekhaï Epstein.
On lui en demanda un jour la raison, et là il raconta une histoire bouleversante. On lui proposa en mariage la fille d'un homme très riche.
Avant de mourir très jeune, celui-ci avait demandé à sa femme de marier leurs trois filles avec de grands talmidei 'hakhamim.
Quand la première fille arriva en âge de mariage, on lui proposa justement rav Aharon Bakch. Ils se rencontrèrent, tout se passa bien, et ils en étaient presque au stade de conclure le chidoukh, quand la famille proposa au rav de visiter l'usine, une immense entreprise familiale. Rav Aharon Bakch observa attentivement, puis donna quelques conseils pour améliorer la production.
Mais la mère n'apprécia pas du tout cette initiative. Elle se dit : « S'il s'y intéresse autant, peut-être qu'il quittera la Torah pour se lancer dans les affaires ! » Et elle décida de casser le chidoukh.
Et la jeune fille épousa rav Moché Mordekhaï Epstein.
Des années plus tard, quand le Saba de Slobodka voulut nommer rav Aharon Bakch comme roch yeshiva, le rav pensa à cette veuve. Et il se dit : « Si cette femme voit que je suis devenu roch yeshiva, son cœur se brisera.
Elle se dira : "J'aurais pu avoir un gendre comme ça, j'ai raté."
J'ai donc préféré perdre ce poste plutôt que de faire de la peine à une veuve. »
Et c'est ainsi que la place fut donnée… à celui qui l'avait remplacé !
La grandeur de rav Aharon Bakch fut de préserver le cœur d'une veuve, même si elle l'avait rejeté.

La femme, les livres et le canapé

Une femme simple, d'une famille modeste, trouva un travail, qui rapportait un bon petit revenu. Quand elle l'annonça à son mari, il lui dit : « Très bien. L'argent que tu gagneras sera pour toi, pour te faire plaisir. »
Elle rêvait depuis longtemps d'acheter un beau canapé en cuir, quelque chose qu'ils n'avaient jamais pu s'offrir jusqu'alors.
Elle économisa, économisa… elle allait presque réussir, quand au cours d'une promenade avec son mari, ils entrèrent dans une librairie. Son mari regarda longuement une série de livres.
Elle lui demanda : « C'est quoi ?
– Une série qui peut beaucoup m'aider dans l'étude… mais c'est très cher. »
Le soir, elle rentra chez elle et se dit : « Moi je rêve d'un canapé… mais mon mari rêve de ces livres. Peut-être que je devrais lui faire plaisir. »
Le lendemain, elle lui annonça :
« Je veux t'offrir ces livres.
– Mais tu avais un autre projet !
– C'est toi à qui je veux faire plaisir. »
Elle lui offrit donc les livres, heureuse pour lui, même si son rêve de canapé s'éloignait.
Quelques jours plus tard, elle raconte l'histoire à une amie qui lui dit : « Cherche dans les meubles d'occasion, il y aura sûrement quelque chose à ton goût. »
Elle trouva un magnifique canapé en cuir, presque neuf, qui avait été utilisé seulement six mois. Prix annoncé : 200 shekels !
Surprise, elle contacta le vendeur, discuta avec lui, puis elle alla avec son mari le chercher. A leur arrivée, la femme lui dit : « Comment avez-vous convaincu mon mari de vous offrir le canapé ?
–Comment ça ? Il nous l'a vendu 200 shekels. »
La femme lui répondit : « Vendu ? Pas du tout. Il vous le donne, parce qu'il a trouvé que vous étiez des "gens bien". Ce canapé vaut très cher ! »
Finalement, elle rentra chez elle avec :
✔️ La série de livres pour son mari ;
✔️ Un canapé de grande valeur, encore mieux que celui qu'elle rêvait d'acheter
Et tout cela, pourquoi ?

Parce qu'elle avait fait une mitsva : faire passer son mari avant elle, avec un cœur pur.
Et Hachem le lui rendit au centuple

Ce qui nous revient, personne ne peut nous le prendre

Dans cette paracha, Lavan est malhonnête et essaie de tromper Yaakov sur son salaire. Il le trompe cent fois. La Torah dit asseret monim. Chaque moné correspond ici à dix fois, ce qui fait cent fois. Cent fois, Lavan change les conditions convenues avec Yaakov.

À un moment, Lavan essaie même de retirer les animaux tachetés pour que Yaakov n'y gagne rien. Le Midrash raconte que les anges venaient déplacer les moutons du troupeau de Lavan vers celui de Yaakov.

La question se pose. Comment les anges peuvent-ils faire quelque chose qui paraît injuste ? Les commentateurs relèvent ici ce que dit Ben Azaï dans la Guémara. Un homme ne peut toucher à ce qui revient à son prochain, même de l'épaisseur d'un cheveu. Yaakov était honnête et méritait de recevoir ces animaux. Puisque Lavan cherchait à le tromper, le Ciel a fait en sorte que Yaakov reçoive ce qui lui revenait.

Le Ben Ich 'Haï raconte une histoire très intéressante à ce sujet.
Un jeune homme étudiait à la yéchiva. Il avait déjà un certain âge et était toujours célibataire, car il n'avait pas trouvé la personne avec qui se marier.
Un soir, alors qu'il rentrait très tard chez lui pour dormir, il est passé devant la maison d'une veuve très riche. Son mari était mort jeune et lui avait laissé beaucoup d'argent.
En voyant que la porte était ouverte, il a été saisi par son yétser hara. Sans trop savoir pourquoi, il s'est dit qu'il allait entrer et prendre un peu d'argent.
À l'époque, on gardait l'argent dans un coffre, dans la chambre à coucher. Il est entré, a éteint la lumière et a ouvert le coffre. Entre-temps, la veuve et la femme qui dormait avec elle se sont réveillées. Elles ont eu trop peur d'intervenir, car elles craignaient que le voleur soit dangereux et leur fasse du mal. Elles n'ont donc rien dit.
Le jeune homme a pris l'argent. Mais, avant de sortir, il s'est dit « À quoi bon voler ? Un homme ne peut toucher à ce qui revient à son prochain, même de l'épaisseur d'un cheveu. Si cet argent me revient, je le recevrai. Sinon, à quoi bon le voler ? »
Cette pensée l'a davantage touché, sur le moment, que le rappel de l'interdiction de voler. Il avait été emporté par un yétser hara qu'il ne s'expliquait pas. Il a donc remis l'argent à sa place et est reparti sans rien emporter.
Le lendemain matin, la veuve a constaté que rien n'avait été pris. Elle était très soulagée, mais elle s'est dit qu'il était trop dangereux de continuer à vivre seule et qu'elle devait se remarier.
Elle est allée voir le Roch Yéchiva pour lui demander s'il connaissait un homme qui pourrait lui convenir.
Or, le Roch Yéchiva pensait justement à ce jeune homme. Le chidoukh s'est fait, ils se sont mariés et elle lui a confié tout son argent pour qu'il travaille avec. En repensant alors à la bêtise qu'il avait failli commettre, il s'est dit « Voilà, ce qui revient à un homme, il le recevra. »

C'est une idée très forte, car la jalousie est quelque chose de très grave. Nos Sages nous ont mis en garde. Il ne faut pas laisser entrer la jalousie dans son cœur, car c'est une maladie qui n'a pas de guérison. Et Chlomo Hamélekh dit « וְרָקָב עֲצָמוֹת קִנְאָה », la jalousie fait pourrir jusqu'aux os. Un proverbe dit aussi que la jalousie perce la marmite et fait tout perdre. Si l'on avait vraiment conscience que personne ne peut toucher à ce qui revient à l'autre, même de l'épaisseur d'un cheveu…

Ce principe va très loin. Le roi David avait demandé à Hakadoch Baroukh Hou de lui révéler le jour de sa mort. Hachem n'a pas voulu lui en donner la date, mais lui a dit qu'il mourrait un Chabbat.
David a demandé s'il pouvait mourir la veille, le vendredi, pour que les Bné Israël et les 'Hakhamim puissent s'occuper de lui.
Hachem lui a répondu qu'Il ne pouvait pas lui retirer un jour de vie, car un seul jour où David étudiait la Torah valait plus que les mille sacrifices que son fils Chlomo allait offrir.

David a alors demandé s'il pouvait vivre un jour de plus et mourir le dimanche. Hachem lui a répondu que le moment où Chlomo devait régner serait déjà arrivé. Or, une royauté ne prend rien sur le temps d'une autre royauté, même de l'épaisseur d'un cheveu.
Un seul jour de la vie du roi David valait donc plus que mille sacrifices. Et même si Chlomo aurait été heureux de voir son père vivre un jour de plus, on ne pouvait lui retirer une seule seconde du règne qui lui revenait.

La Guémara raconte aussi qu'un jour, en creusant dans le jardin de Rav Na'hman, on a découvert un tombeau. L'homme qui y était enterré s'est levé et a demandé si le Machia'h était venu et si la résurrection des morts avait eu lieu. On lui a répondu que non.

Rav Na'hman lui a alors demandé comment son corps pouvait être encore intact après toutes ces années.
L'homme lui a répondu « N'as-tu pas appris que la jalousie fait pourrir les os ? De toute ma vie, je n'ai jamais été jaloux des autres.

Et quand on n'est pas jaloux, les os ne pourrissent pas. »

On retrouve cette idée dans l'honnêteté de Yaakov Avinou. Il n'a pas cherché à se battre et n'a pas pris la moindre aiguille sans la permission de Lavan. Il le lui dit lui-même. Malgré les tromperies de Lavan et le salaire qu'il ne lui avait pas payé, Yaakov n'a rien pris. À la fin, Hachem lui a donné tout ce qui lui revenait.

Le bita'hon, de la tête au cœur

Yaakov quitte Beer Chéva pour se rendre à 'Haran. En chemin, Éliphaz vient le tuer sur l'ordre de son père, Ésaü. Mais Éliphaz se dit « J'ai grandi dans les bras de mon grand-père Yits'hak. Je ne peux pas tuer Yaakov. »
Yaakov lui propose alors de prendre tout son argent. Puisqu'un pauvre est considéré comme un mort, Éliphaz pourra ainsi s'acquitter de ce que son père lui a demandé. Yaakov se retrouve donc sans rien, avec la crainte qu'Ésaü le poursuive et l'inquiétude de ce qui l'attend chez Lavan.
Yaakov Avinou lève alors les yeux et dit les paroles du psaume Chir lamaalot.

אֶשָּׂא עֵינַי אֶל הֶהָרִים, מֵאַיִן יָבֹא עֶזְרִי
Je lève les yeux vers les montagnes. D'où viendra mon aide?
L'espace d'un instant, il se demande ce qu'il peut faire et sur qui il peut compter. Aussitôt, il répond à sa propre question.

עֶזְרִי מֵעִם ה', עֹשֵׂה שָׁמַיִם וָאָרֶץ
Mon aide vient d'Hachem, qui a fait le ciel et la terre.
Comme le dit le Midrash, « Je ne perdrai pas espoir en mon Créateur. » Yaakov Avinou traverse un moment difficile. Il ne se laisse pas gagner par le désespoir et se renforce dans son bita'hon, sa confiance en Hachem.

Quand on a confiance en Hachem, il n'y a pas lieu de s'inquiéter, quelle que soit la situation.
Plus tard, après la perte de Yossef, Yaakov a le sentiment qu'Hachem l'a oublié. Le Midrash rapporte alors les paroles du prophète. « Pourquoi dis-tu que Je t'ai oublié ? » Hachem est le D.ieu du monde. Il a créé les confins de la terre, Il ne se fatigue jamais et Sa sagesse est sans limite.
Il est aussi écrit dans les Téhilim.
הַשְׁלֵךְ עַל ה' יְהָבְךָ וְהוּא יְכַלְכְּלֶךָּ
Jette ton fardeau sur Hachem, et Il te soutiendra.

Quand un homme ne voit plus personne qui puisse l'aider, il perd ses repères. Il peut alors, 'has véchalom, se sentir abandonné et perdu. Face à un danger réel, la peur a sa place. En l'absence d'un danger, il ne faut pas se laisser gagner par elle.
On fait remarquer que le mot דאגה, déaga, « inquiétude », contient les lettres alef, dalet, guimel et hé. Il lui manque le bet, la première lettre du mot bita'hon. Quand le bita'hon est présent, l'inquiétude n'a plus sa place.

Comment comprendre alors que même nos patriarches aient pu connaître de brefs instants de questionnement ? Il y a un grand écart entre ce que l'esprit sait et ce que le cœur ressent. Un homme peut avoir la émouna, la foi. Mais si cette foi ne devient pas quelque chose qu'il ressent concrètement, il risque, 'has véchalom, de désespérer.
Il y a des kilomètres entre la tête et le cœur. Notre travail consiste à faire descendre dans notre cœur ce que nous savons déjà, pour le vivre et le ressentir.

C'est pour cela que, chaque jour, nous enchaînons la bénédiction Gaal Israël avec la téfila. Comme l'explique Rabbénou Yona, nous passons ainsi de la émouna, que nous rappelle la délivrance, au bita'hon, que nous exprimons dans la prière.
Celui qui récite Achré trois fois par jour mérite le Olam Haba. En le récitant, il proclame sa foi et reconnaît que sa parnassa vient d'Hachem. Cette conviction le protège de l'inquiétude. C'est aussi le sens de la lecture quotidienne de la Parachat Hamane. Il est promis à celui qui la lit qu'il obtiendra sa parnassa avec facilité.
On raconte l'histoire d'un Rav qui voyait que ses élèves avaient peur des chiens. Il leur disait qu'il suffisait de réciter le verset qui rappelle qu'à la sortie d'Égypte, les chiens n'ont pas aboyé contre les Bné Israël. Malgré cela, les enfants n'étaient pas rassurés.
Un jour, le Rav est lui-même passé devant des chiens et s'est mis à courir. Ses élèves lui ont demandé « Pourquoi as-tu couru ? Tu nous avais dit qu'il ne fallait pas avoir peur ! »
Il leur a répondu « J'ai eu tellement peur que j'ai oublié le verset. »
Comme le dit le roi David dans les Téhilim.
גַּם כִּי אֵלֵךְ בְּגֵיא צַלְמָוֶת לֹא אִירָא רָע כִּי אַתָּה עִמָּדִי
Même si je marche dans une vallée obscure, je ne craindrai aucun mal, car Tu es avec moi.

Chabbat chalom !

pour recevoir le feuillet par mail chaque semaine merci de vous inscrire ortorah.ldej@gmail.com